

« RATIONALITE ET SAVOIRS ENDOGENES : POUR UNE INTEGRATION DE L'AFRIQUE DANS LA MONDIALISATION NEOLIBERALE »

Akpa Akpro Franck Michaël GNAGNE

Université Alassane Ouattara (Bouaké-Côte d'Ivoire)

fmgagne@yahoo.fr

Résumé

L'humanité nous sommes sans ignoré, est devenue un village planétaire. Désormais, il est question de mondialisation. Ce nouveau ancien phénomène à l'apparence Janus (dieu romain avec deux visages), c'est-à-dire à doubles visages, en à croire les critiques qui lui sont adressé, transporte tant de désespoirs que d'espoirs. Face à un tel paradoxe, il convient de prendre toutes les dispositions utiles pour ne pas en être victime. À travers Rationalité et savoirs endogènes donc, notre objectif est d'aider à la construction d'un savoir compétitif au plan local et international. De manière spécifiques, nous nous appuierons sur la sève nourricière qui est notre culture pour aider l'Afrique à mettre en place un système de pensée plus efficace qui réponde à ses besoins et l'aide à faire face aux défis de la mondialisation néolibérale ; montrer que la rationalité des savoirs endogènes est urgente pour l'Afrique pour lui faire éviter toute subalternité à l'ère de la mondialisation néolibérale ; mieux, elle est la clé pour une intégration de l'Afrique dans la mondialisation néolibérale et l'opérationnalisation de ses savoirs. Pour mener à bien cette étude, nous nous appuierons sur les méthodes historiques qui nous permettront de passer en revue l'histoire de l'Afrique ; analytiques qui nous permettront d'analyser la situation de l'Afrique dans la mondialisation et critiques qui nous permettront de faire un dépassement de la situation actuelle et proposer des voies de sortir au continent. Comme résultat, cette étude aboutira à l'idée que la rationalité des savoirs endogènes est le principal moyen pour répondre aux besoins de l'Afrique, elle est le socle de son développement.

Mots-clés : *Afrique-Développement-Intégration- Mondialisation néolibérale- Rationalité-Savoirs endogènes.*

Abstract

Humanity, without ignoring us, has become a global village. Now it's about globalization. This new ancient phenomenon with the appearance of Janus (Roman god with two faces), that is to say with two faces, if we are to believe the criticisms addressed to him, carries as much despair as hope. Faced with such a paradox, it is appropriate to take all necessary measures to avoid becoming a victim. Through Rationality and endogenous knowledge, our objective is to help build competitive knowledge locally and internationally. Specifically, we will rely on the nourishing sap that is our culture to help Africa establish a more effective system of thought that meets its needs and helps it face the challenges of neoliberal globalization; show that the rationality of endogenous knowledge is urgent for Africa to help it avoid any subalternity in the era of neoliberal globalization; better, it is the key to the integration of Africa into neoliberal globalization and the operationalization of its knowledge. To carry out this study, we will rely on historical methods which will allow us to review the history of Africa; analytical which will allow us to analyze the situation of Africa in globalization and critical which will allow us

to overcome the current situation and propose ways out of the continent. As a result, this study will lead to the idea that the rationality of endogenous knowledge is the main means of meeting the needs of Africa, it is the basis of its development.

Keywords: *Africa-Development-Integration-Neoliberal globalization-Rationality-Endogenous knowledge.*

Introduction

L'humanité est devenue un village planétaire. En effet, depuis la chute du mur de Berlin, le monde entier est entré dans une nouvelle ère, celle de la mondialisation. Ce nouveau phénomène antique s'est accompagné de l'apparition de Janus (le dieu romain à deux visages), c'est-à-dire à deux visages, si l'on en croit les critiques qui lui sont adressées, transportent autant de désespoir que d'espoir. Face à cette situation, il est important de prendre toutes les mesures nécessaires pour éviter d'en devenir victime. C'est donc la survie qui se joue ici. Cela sous-entend qu'il faudrait avoir les armes nécessaires pour faire face à ses défis. Et l'Afrique n'en manque pas notamment à partir de ses savoirs endogènes. Mais comment rendre opérationnelles ses savoirs afin de répondre aux besoins de l'Afrique ? La rationalité n'est-elle pas le moyen le mieux indiqué ?

Nous voulons aller dans le sens de Paulin Hountondji, c'est-à-dire procéder à une double réappropriation méthodologique et critique de ses savoirs : à la fois des savoirs et des savoir-faire traditionnels, mais aussi appropriation des savoirs occidentaux, dans ce qu'il peut comporter d'utile pour l'analyse de solutions aux problèmes de l'Afrique.

Rationalité et savoirs endogènes est le lieu pour nous d'aider à la construction d'un savoir compétitif au plan local et international. En nous appuyant sur la sève nourricière qui est notre culture, nous voulons aider l'Afrique à mettre en place un système de pensée plus efficace qui répond à ses besoins et l'aide à faire face aux défis de la mondialisation néolibérale.

1. Approches conceptuelles des notions clés

Il s'agit pour nous d'élucider les termes essentiels de notre réflexion afin de les rendre plus réceptifs. En effet, comme le soutient Émile Durkheim, la première démarche d'un homme de science est « de définir les choses dont il traite afin que l'on sache de quoi il est

question » (Durkheim, 2010 : 34). Ainsi, nous allons tenter de définir les concepts tels que « rationalité », « savoirs endogènes », « mondialisation » et « intégration » afin de les rendre opérationnels pour une bonne compréhension de notre étude.

1.1 Les concepts de rationalité et de savoirs endogènes

Dans une définition généralement admise, la rationalité est le caractère de ce qui est rationnel, logique, de ce qui relève de la raison, appartient à la raison. La rationalité est donc ce qui est rationnel, c'est-à-dire ce qui touche à la raison. Raymond Boudon, dans un ouvrage éponyme traitant de la rationalité, nous fait savoir que ce terme est une déclinaison de la notion philosophique de la raison. On apprend de lui que la notion de rationalité devient plus courante et populaire qu'à partir du XXe siècle. Elle plonge, cependant, ses racines dans les tentatives qui se développent à partir surtout du XVIIe et du XVIIIe siècle pour étudier la logique du comportement humain dans un esprit scientifique. L'origine de cette déclinaison se trouve dans le fait que, du XVIIe et surtout du XVIIIe au XXe siècle, se consolident progressivement quatre mouvements de pensée et de recherche à savoir : la théorie de la décision, la théorie des jeux, la science économique, la psychologie cognitive (Boudon 2009).

Après l'analyse de ce terme, nous pouvons convenir que la rationalité et la raison sont deux termes qui sont synonymes. La raison ou encore la rationalité a toujours été vu par la philosophie classique comme un moyen de connaissance, un guide de l'action des hommes mais également la faculté qui distingue les hommes des animaux. Les philosophes classiques posent la raison comme une faculté essentiellement humaine et l'instrument privilégié pour connaître et se conduire. Des auteurs comme Aristote, Descartes, par exemple, font la promotion de la raison. Pour le premier, « les actions individuelles et l'organisation de la vie de la Cité relèvent de la raison » (Boudon, 2009 : 15). Le second fait de la raison le moyen idéal pour connaître et pour jauger la pertinence des savoirs acquis puisque c'est elle qui nous définit ; le *cogito ergo sum* prend ici tout son sens.

Dans le cadre de notre étude, le terme « rationalité » sera entendue comme ce qui ce qui relève de la raison et qui est admissible et admis par tous. Il prend appui sur cette assertion qui dit que la rationalité obéit à un enchaînement démonstratif dont l'aboutissement est admissible par tous. La rationalité n'est plus conçue ici comme ce

qui est seulement rationnel mais ce qui peut être démontré, compris, reconnu et accessible par tous.

La deuxième notion à laquelle nous nous intéressons est celle de « savoirs endogènes ». Pour mieux expliquer ce terme, donnons tout d'abord le sens du mot « savoir ». Le savoir peut être compris comme l'ensemble des connaissances, des compétences d'une personne ou d'une collectivité acquises par l'étude, l'observation, l'apprentissage et/ou par l'expérience. « Comme substantif, c'est un synonyme à peu près de connaissance. Si on veut les distinguer, on peut dire que la connaissance serait plutôt un acte, dont le savoir serait le résultat. Ou que les connaissances sont multiples ; le savoir serait plutôt leur somme ou leur synthèse. Ces différences restent pourtant approximatives et fluctuantes ; l'usage ne les impose ni ne les interdit » (Comte-Sponville, 2013 : 824).

Dans une autre approche philosophique, le savoir est ce qui s'oppose à la croyance entendue comme ce qui relève de la foi. Ici, le savoir est compris comme le fait d'affirmer une vérité en s'appuyant sur des preuves, des démonstrations, des raisonnements.

Pour revenir au terme de « savoirs endogènes », il faut dire qu'il est un concept de Paulin Hountondji, philosophe béninois. Le terme, dit-il, « évoque l'origine des savoirs en question en les désignant comme des produits internes tirés du fonds culturel propre, par rapport aux savoirs exogènes, importés d'ailleurs » (Hountondji, 1994 : 14). Il désigne un savoir centré, orienté, ancré dans une culture, comme son capital épistémologique, comme ressource propre à investir. C'est donc un ensemble de savoir qui s'incarne dans une tradition de pensée comme tout autre. Mieux, « on appellera savoir endogène une configuration culturelle donnée, une connaissance vécue par la société comme partie intégrante de son héritage, par opposition aux savoirs exogènes qui sont encore perçus, à ce stade au moins, comme des éléments d'un autre système de valeurs » (Hountondji, 1994 : 15).

Le mot endogène renvoie au lieu de production, signifie que le savoir à son origine en soi, dans le fond d'un ensemble de données culturelles qui en est selon Youssouf Kouma « le carburant ou le combustible, c'est-à-dire qu'il émerge à partir de soi, en tant qu'il prend appui sur les données empiriques et intellectuelles d'une culture. C'est le résultat opérationnel issu de l'acte d'une subjectivité qui a pensé ou théorisé ses rapports dialectiques avec la nature et la société » (Kouma,

in <https://gereaphilo.over-blog.com/des-savoirs-endogenes-au-developpement-endogene.html>).

Les savoirs endogènes, selon Paulin Hountondji, sont : « ces savoirs ancestraux sur les plantes, les animaux, la santé et la maladie, ces techniques agricoles et artisanales anciennes, (...), ces acquis d'expériences gnoséologiques, inventives et technologiques » (Hountondji, 1994 : 14-15). Pour Danny Rondeau, les savoirs endogènes sont des savoirs locaux, traditionnels, indigènes, autochtones, informels, vernaculaires, populaires, quotidiens, etc. autant de dénominations qui, en dépit de leur diversité, recouvrent le même champ qui est celui des savoirs considérés comme non scientifiques.

Pour terminer, nous pouvons dire que les savoirs endogènes sont des savoirs « nés des pratiques concrètes, mais aussi des relations sociales, de la vie politique, des croyances religieuses, des questions philosophiques et des connaissances scientifiques (...). Des savoirs à faire découvrir aux autres, mais aussi à reprendre en main par les Africains eux-mêmes pour reconstruire l'Afrique » (<https://www.rfi.fr/fr/emission/20170903-afrique-savoirs-endogenes-conference-mondiale-humanites-penseurs-scientifiques.html>).

1.2 Du sens de « mondialisation » et « intégration »

Le terme « mondialisation » est une dérivée du mot anglais de globalisation qui désigne l'ouverture et l'interdépendance du marché financier. Jean-Luc Ferrandéry définit la mondialisation comme « un mouvement d'ouverture de toutes les économies nationales sur un marché devenu planétaire ou encore comme un processus d'ouverture des frontières économiques et de déréglementation qui permet aux activités économiques capitalistes d'étendre leur champ d'action à l'échelle de la planète » (Ferrandéry, 1998 : 3).

De cette définition de Ferrandéry, on perçoit le caractère capitaliste de ce concept. En effet, si l'on analyse la mondialisation d'un point de vue économique et financier, on pourrait affirmer qu'il est un processus d'extension du champ des activités des agents économiques conduisant à la mise en place d'un marché unifié sur le modèle capitaliste. À la sortie de l'analyse du concept de mondialisation, on peut dire que celle-ci est guidée par les orientations libérales. Autrement exprimé, la mondialisation est une généralisation du libéralisme. Le libéralisme peut s'entendre comme une doctrine

économique et politique qui donne la primauté au marché, à l'initiative privée et à la libre concurrence.

La mondialisation est le stade suprême du modèle capitaliste de production économique qui s'est développé à partir des années 90, puis s'est diffusé à travers le monde entier. Par ailleurs, le capitalisme, en tant que nouveau système dominant dans le monde, à travers la mondialisation, est sorti du cadre purement national et continental pour adopter une dimension mondiale. Surtout, avec le triomphe du libéralisme, consécutif à l'échec du système communiste de production économique, la planète toute entière est devenue son aire de jeu.

On retrouve au centre du modèle de l'économie libérale, le profit et la croyance à l'idée selon laquelle, il faut laisser le marché libre, car tout le monde en profitera. La mondialisation reste, de ce fait, «marquée par cette vision particulière du marché, à savoir une foi pure et simple au libre-échangeisme au point de se signaler comme idéologie inspirant une image d'infailibilité » (Koné, 2007, 143). Le marché est donc ce qui détermine le nouveau phénomène mondial. La maximisation du profit, le gain à coup sûr, devient son crédo.

La mondialisation offre la vision d'un monde croyant fermement et infailliblement au marché libre, toute autre idée étant rejetée et vue comme une absurdité. L'idéologie de l'intérêt individuel se trouve par conséquent au cœur de la mondialisation.

Du latin *integrare*, l'intégration désigne le fait d'entrer dans un tout, dans un groupe, dans un pays, etc. C'est également le processus ethnologique qui permet à une personne ou à un groupe de personnes de se rapprocher et devenir membre d'un autre groupe plus vaste par l'adoption de ses valeurs et des normes de son système social.

L'intégration est un concept technique pluridimensionnel et plurisectoriel. Elle revêt plusieurs dimensions, à savoir : économique, politique, sociale, culturelle, et même militaire. Il existe de ce fait une panoplie de définitions complexes et assez divergentes les unes des autres, selon les auteurs, les écoles et l'optique dans laquelle on se base. Selon le point de vue adopté, on aura une appréhension différente du phénomène de l'intégration. Parfois les définitions données par les auteurs ne concordent pas toujours, elles s'affrontent et souvent se complètent.

L'intégration, c'est l'élimination de la discrimination entre les unités économiques appartenant à différentes nations et l'unification des plans d'un ensemble de centre de décision appelé à former un seul

système économique. À l'origine, l'intégration s'applique à la capacité des individus, de tous les individus, à participer à des activités collectives. Il « se définit en tant que processus à travers lequel un groupe d'Etats-nations s'engagent volontairement et librement à s'accorder à des degrés variés accès à leurs marchés respectifs et mettent sur pied des mécanismes et techniques destinés à minimiser leurs conflits éventuels et à maximiser les bénéfices économiques, politiques, sociaux et culturels aussi bien intérieurs qu'extérieurs de leurs interactions » (Harlov, 2007 : 1).

D'une manière générale, intégrer du latin signifie au sens étymologique du terme rendre entier ; en sens plus large assembler des parties pour en former un tout cohérent. C'est rassembler les éléments pour en former un tout ou encore, c'est réunir les parties existantes de façon à faire un tout organique ou encore augmenter la cohésion d'un tout déjà existant.

Mieux, intégrer traduit l'action de faire entrer un élément dans un ensemble ou un groupe quelconques. L'intégration est l'« action d'incorporer un ou plusieurs éléments étrangers à un ensemble constitué, d'assembler des éléments divers afin d'en constituer un tout organique, passage d'un état diffus à un état constant ; résultat de l'action » (<https://www.cnrtl.fr/definition/integration.html>).

Pour terminer nous pouvons dire que l'intégration est le processus par lequel des individus, un groupe de personnes, un pays décident de se mettre ensemble en vue de partager des valeurs, des buts communs. Elle suppose un respect de la diversité et de la différence.

2. De l'opérationnalisation des savoirs endogènes

Le principal défi pour les Africains est de rendre opérationnelles les savoirs endogènes. La question majeure qui se pose est la suivante : mais comment rendre opérationnelles ses savoirs ? Nous proposons, dans ce travail, deux approches, l'approche méthodologique et l'approche critique comme voie de cette opérationnalisation.

2.1 L'approche méthodologique

L'approche méthodologique désigne la manière dont on aborde la résolution d'un problème ou la réalisation d'une tâche. Cela implique l'utilisation de méthodes, d'outils et de procédures spécifiques pour

atteindre un objectif déterminé de manière efficace. Dans son célèbre ouvrage *Discours de la méthode* (Descartes, 2016), René Descartes démontre la nécessité d'élaborer une méthode dans le processus d'acquisition de la connaissance. L'utilisation d'une méthode permet d'être plus efficace et d'arriver à une connaissance certaine. Mais qu'est-ce qu'une méthode ? Du latin *methodus* ou encore du grec *methodos* qui veut dire chemin, la méthode désigne une démarche de l'esprit pour arriver à la connaissance ou à la vérité. C'est également, un ensemble de règles que l'on établit pour démontrer la vérité plus précisément c'est une démarche ordonnée, logique composé de règles, de principes, d'étape en vue d'atteindre un résultat.

Dans cette mesure, pour que les savoirs endogènes en Afrique soient opérationnels, il faut qu'ils suivent une méthode qui peut s'inspirer soit de la maïeutique socratique, la méthode expérimentale de Claude Bernard, la complexité de Mbog Mbog Bassong et d'Edgar Morin, la traversée de Bidima, des enseignements de Cheikh Anta Diop, du consciencisme de Kwame Nkrumah, de la praxis de Karl Marx, les approches critique et interdisciplinaire de Valentin Yves-Mudimbe, pour ne citer que ceux-là.

Du grec « *maïeutikê* », la maïeutique désigne, étymologiquement, l'art d'accoucher. Elle est utilisée par Socrate pour conduire ses interlocuteurs à examiner leurs propres croyances et opinions, en les confrontant à des questions qui les amenaient à réfléchir et à remettre en question leurs certitudes. Il ne donnait pas de réponses directes, car il considérait que chacun devait découvrir la vérité par lui-même. La maïeutique socratique est donc un processus de questionnement et de dialogue qui encourage la réflexion critique et la découverte de la vérité intérieure. Elle met l'accent sur l'autonomie intellectuelle et l'apprentissage actif. « Mon art d'accoucheur, dit Socrate, comprend toutes les fonctions que remplissent les sages-femmes ; mais il diffère du leur en ce qu'il délivre des hommes et non des femmes et qu'il surveille leurs âmes en travail et non leur corps. Mais le principal avantage de mon art, c'est qu'il rend capable de discerner à coup sûr si l'esprit du jeune homme enfante une chimère et une fausseté, ou un fruit réel et vrai » (Platon, 1967 : 150 b-d).

La méthode de Claude Bernard est tout d'abord un refus du dogmatisme en science. Il pose la nécessité de tout démontrer et de tout expérimenter. Pour lui, l'expérimentation doit constituer le cœur de tout procédé scientifique. « Les faits sont les matériaux nécessaires,

dit Claude Bernard, mais c'est leur mise en œuvre par le raisonnement expérimental, c'est-à-dire la théorie qui constitue et édifie véritablement la science » (Bernard, 1966 : 27). L'expérimentation est donc la clé de la réussite de la méthode bernardienne qui se fonde sur l'approche hypothético-déductive et qui se résume de la manière suivante : observation-hypothèse-expérience-résultat-interprétation et conclusion. Cette approche peut nous aider à rendre les savoirs endogènes opérationnelles, les rendre accessibles, admissibles, admis et utiles pour l'Afrique et les autres parties du monde.

Cheikh Anta Diop est un intellectuel sénégalais, anthropologue, historien, physicien et homme politique, surtout connu pour ses travaux dans le domaine de l'égyptologie et de l'histoire africaine. Sa méthodologie épistémologique, c'est-à-dire sa manière d'aborder la connaissance et la recherche, est basée sur une approche interdisciplinaire. Diop croit en l'importance de l'approche interdisciplinaire, en intégrant des perspectives issues de la physique, de l'anthropologie, de la linguistique et de l'histoire pour comprendre l'histoire et la culture africaines.

Pour Anta Diop, la conscience historique est essentielle pour la compréhension et la reconstruction de l'histoire africaine. Il souligne l'importance de reconnaître et de rectifier les distorsions et les omissions dans les récits historiques occidentaux qui ont souvent marginalisé ou dévalorisé les contributions de l'Afrique à l'histoire du monde. Selon Diop, la conscience historique implique une compréhension approfondie des racines historiques, culturelles et intellectuelles de l'Afrique. Il encourage une réévaluation critique des sources historiques existantes et promeut la recherche et l'investigation dans le but de reconstruire l'histoire africaine à partir d'une perspective africaine. Il aborde également la reconnexion avec les traditions culturelles et les savoirs ancestraux pour renforcer la fierté et l'estime de soi des Africains.

L'autre méthode qu'on pourrait solliciter est celui de la pensée complexe prônée principalement par Mbog Mbog Bassong et Edgar Morin. Pour Edgar Morin « seule la pensée complexe nous permettrait de civiliser notre connaissance » (Morin, 2005 a : 24). Il écrit ceci : « Le but de la recherche de méthode n'est pas de trouver un principe unitaire de toute connaissance, mais d'indiquer les émergences d'une pensée complexe, qui ne se réduit ni à la science, ni à la philosophie, mais qui permet leur intercommunication en opérant des

boucles dialogiques » (Morin, 2005 b : 1). C'est à travers ceci qu'Edgar Morin dit : « L'ambition de la pensée complexe est de rendre comptes des articulations entre des domaines disciplinaires qui sont brisés par la pensée disjonctive (qui est un aspect majeur de la pensée simplifiant) ; celle-ci isole ce qu'elle sépare, et occulte tout ce qui relie, interagi, interfère » (Morin, 2005 : 11). De ces différentes affirmations, nous pouvons affirmer que la pensée complexe se fonde sur l'idée de transdisciplinarité et croit que les disciplines sont liées entre elles. La complexité milite pour une intégration de tous les savoirs. C'est cette intégration que souhaite Kwame Nkrumah à travers le consciencisme.

Nkrumah note : « Il faut créer une harmonie nouvelle permettant la coexistence de l'Afrique traditionnelle, de l'Afrique musulmane et de l'Afrique euro-chrétienne ; une telle coexistence serait en accord avec les principes de l'humanisme originel sur quoi repose la société traditionnelle. (...). Il faut donc une idéologie nouvelle, capable de cristalliser en une philosophie, mais n'abandonnant pas les principes humanistes de l'Afrique. Une telle position philosophique surgira de la crise de la conscience africaine confrontée aux trois courants de la société africaine actuelle. Je propose d'appeler cette position consciencisme philosophique » (Nkrumah, 1976 : 88-89). Le consciencisme est : « l'ensemble, en termes intellectuels, de l'organisation des forces qui permettront à la société africaine d'assimiler les éléments occidentaux, musulmans et euro-chrétiens présents en Afrique et de les transformer de façon qu'ils s'insèrent dans la personnalité africaine » (Nkrumah, 1976 : 98). Pour Nkrumah, le véritable savoir africain sera celui qui sera capable d'intégrer les connaissances reçues lors de sa rencontre avec les Arabes et des Européens. Ses connaissances doivent être intégrées à celles présentes déjà en Afrique et qu'on peut puiser dans la tradition. À la lecture du consciencisme (fondement du socialisme scientifique), on pourrait dire avec Babacar Sine : « le consciencisme doit se lire chez Nkrumah comme un effort de conciliation entre l'étude, la transformation de la conscience africaine et des bases philosophiques du marxisme » (Sine, 1983 : 101).

La praxis marxiste est une méthode que les Africains peuvent expérimenter. La praxis se réfère à l'activité pratique des individus dans le monde réel, en particulier dans le contexte de la transformation sociale. Pour Marx, la praxis est l'unité de la théorie et de la pratique, où la théorie se manifeste et se réalise à travers l'action concrète. Marx a

rejeté la séparation traditionnelle entre la théorie (la pensée abstraite) et la pratique (l'action concrète). Il a soutenu que la véritable compréhension du monde et la transformation sociale ne peuvent se réaliser que par une intégration dynamique de la théorie et de la pratique. Karl Marx exhorte donc à rendre pratique les savoirs puisque lorsqu'ils sont purement théoriques, ils ne sont pas utiles. Il faut donc rendre les savoirs endogènes pratiques pour qu'ils puissent aider les Africains à renaître.

Valentin Yves Mudimbe est un éminent chercheur et écrivain congolais, connu pour ses travaux en anthropologie, linguistique et philosophie. L'une de ses méthodes de travail les plus réputées est son approche interdisciplinaire. Mudimbe croit fermement en la nécessité de combiner différentes disciplines pour mieux comprendre les phénomènes culturels et sociaux. Il utilise des outils et des concepts empruntés à la philosophie, la linguistique, l'anthropologie, la sociologie, l'histoire, la littérature et d'autres domaines connexes pour développer une vision plus riche et contextualisée de la réalité. L'une des caractéristiques clés de la méthodologie de Mudimbe est sa volonté de remettre en question les discours dominants et les idées préconçues. Il encourage les chercheurs à remettre en question les notions établies et à développer des perspectives critiques sur les sujets abordés. Le niveau du discours, selon lui, « devrait en principe être critique des autres discours (interrogeant leurs modalités, leur signification et leurs objectifs) et qui, en même temps, par vocation, devrait être autocritique » (Mudimbe, 1994 : 13-14).

La philosophie de la traversée peut constituer une autre méthode sur laquelle les Africains peuvent s'appuyer pour opérationnaliser les savoirs endogènes. La philosophie de la traversée « veut ruiner le charme des pôles fixes et des dualismes paresseux (vérité/erreur, objectif/subjectif, fini/infini, dehors/dedans, théorie/pratique) pour privilégier les rapports transitoires, les instabilités, les gestations et l'inachevable. C'est le maillon faible situé entre le « pas encore » et le « jamais plus » que cette philosophie s'articule. C'est un art de « l'entre-deux » qui ne sera pas un prélude à la démission devant la souffrance africaine, au contraire, il réactive un courage sans certitudes compactes » (Bidima, 1994 : 124). La philosophie de la traversée est donc une philosophie pratique qui propose de mettre en œuvre la philosophie dans des situations concrètes, en prenant en compte les expériences vécues par les

individus. Elle est donc pratique et mobilisatrice, en encourageant les individus à s'engager dans des actions concrètes pour trouver des solutions aux problèmes sociaux et politiques. À l'approche méthodologique, il faut ajouter la méthode critique.

2.2 L'approche critique

Quatre auteurs nous intéressent dans ce point. Ce sont Kant, Descartes, Marcien Towa et Paulin Hountondji. Emmanuel Kant, philosophe allemand est reconnu pour sa méthode critique. En effet, Kant appelle à une critique sans complaisance des savoirs traditionnels. Toute sa philosophie tente de répondre à trois questions essentielles à savoir : Que puis-je connaître ? Que dois-je faire ? Que m'est-il permis d'espérer ?

La réponse à la première question permet à Kant de faire un examen de la raison en déterminant ce qu'elle peut connaître et ce qu'il est impossible de connaître. L'idée qu'il faut retenir est celle de la critique de la raison spéculative et qui lorsque est appliquée à l'Afrique peut se présenter comme une critique de la raison magique ou encore dogmatique.

C'est de ce dogmatisme que Descartes nous demande de sortir. Il demande de remettre en cause et en doute les savoirs établis d'éliminer les moins essentiels et d'appliquer les plus essentiels. Towa, quant à lui, pense que la conquête du développement en Afrique exige que l'Africain fasse une véritable cure sur soi, de sa culture.

L'Africain doit se lever, aller à la conquête du développement de son continent. Pour pouvoir le faire, il doit se détacher des théories de l'authenticité telles que l'ethno-philosophie. Towa a une attitude radicale face à la culture africaine car pour lui, si l'Afrique est le continent du sous-développement, c'est en raison des cultures africaines qui, non seulement n'ont pas pu illuminer le passé de l'Afrique en s'ouvrant aux autres cultures mais, qui continuent d'ombrager le présent et le devenir de ce continent.

Et, cela se manifeste par les théories de l'authenticité qui, de prime abord se sont présentées comme des mouvements de revendication d'un passé qui a été incapable de favoriser à l'Afrique un destin lumineux dont l'avenir est « pareil au rougeolement incertain d'un soleil crépusculaire confisqué dans la mer » (Kodjo, 1985 : 12). Pour Towa, tout comme Hountondji, souhaite un tri des savoirs africains puisque tous les savoirs ne sont pas porteurs de

développement. Hountondji et Towa souhaitent une intégration des savoirs anciens et présents après une critique objective, un jugement sans complaisance. C'est à ce prix que les savoirs africains pourront assurer une place de choix dans la mondialisation.

Après l'épilogue des méthodes pour rendre opérationnelles les savoirs endogènes, nous pensons que même si toutes les méthodes que nous avons énuméré sont essentielles pour l'Afrique, nous sommes cependant convaincus que les Africains doivent s'approprier la méthode de Cheikh Anta Diop et le consciencisme de Kwame Nkrumah car ils ont tous deux proposé des perspectives et des idées novatrices pour le développement et l'émancipation de l'Afrique. Cheikh Anta Diop, par exemple, a développé une théorie sur l'unité culturelle de l'Afrique et a souligné l'importance de la réappropriation de l'histoire et de la culture africaines pour la construction de l'identité et la mobilisation des peuples africains. Sa méthode est englobante parce qu'elle s'inspire de tous les domaines de savoirs. Il met également l'accent sur l'utilisation de preuves tangibles, telles que des données archéologiques, linguistiques et génétiques, pour étayer ses théories.

De son côté, Kwame Nkrumah a développé le consciencisme comme une idéologie panafricaine qui prône la praxis, l'unité, la solidarité et l'émancipation économique et politique de l'Afrique. Il a également souligné l'importance de l'auto-détermination et de l'industrialisation pour le développement de l'Afrique. En s'appuyant sur la méthode de Cheikh Anta Diop et le consciencisme de Kwame Nkrumah, l'Afrique pourrait trouver des solutions aux défis qu'elle rencontre, tels que la pauvreté, les inégalités, la dépendance économique et l'absence de développement durable. Ces méthodes offrent des perspectives novatrices pour aider l'Afrique à reconstruire son histoire et à cultiver une fierté culturelle, renforçant ainsi son identité, pour la construction d'une Afrique unie, prospère et indépendante. Elles sont nécessaires pour l'émergence d'une conscience politique éclairée, intégrant à la fois des savoirs exogènes et endogènes viables pour le continent.

3. Le savoir africain et la mondialisation

La valorisation du savoir africain constitue une nécessité aujourd'hui pour faire aux défis de la mondialisation. Sa valorisation est

nécessaire parce qu'elle peut participer au processus d'intégration des peuples africain et engendre le développement endogène.

3.1 Savoirs endogènes et intégration africaine

Aux « savoirs endogènes », peut être corrélé le « développement » des connaissances provenant de l'intérieur du terroir, laquelle peut contribuer, ne fût-ce que par une prise de conscience, au décollage social, économique et politique de l'Afrique, en quête de devenir, voire d'identité. Pour Ki-Zerbo, l'intégration africaine devient une nécessité, parce qu'elle se présente comme des réponses aux frontières réelles ou symboliques étatiques actuelles, qui se dressent comme barrières géographiques et linguistiques artificielles entre les Africains, ce qui ne correspond nullement aux réalités historiques, culturelles et sociales de l'Afrique.

L'intégration permet ainsi de fortifier le tissu d'une forme de complémentarité et de solidarités agissantes, selon la loi d'agrégation des plus faibles qui se réunissent pour lutter ensemble et surmonter ensembles des problèmes ou des difficultés communes, entre États africains que tout lie sur le plan culturel et historique. À parti de là, on peut dire avec Ki-Zerbo que « le développement endogène est facteur d'intégration » (Ki-Zerbo, 1992 : 28).

L'intégration est une forme de conscience, surtout de conscience historique. Elle relie les éléments de notre personnalité éparse, dans le temps et l'espace comme les membres disséminés d'Osiris éparpillés par la fureur nihiliste de son frère Seth. L'intégration se présente ainsi comme une tentative de re-membrer l'Osiris-africain. Le développement endogène est l'instrument et la réponse de ce remembrement, par la voie de l'intégration.

3.2 Le développement endogène : moyen et finalité de l'intégration africaine

Comme on le voit, le développement endogène comme moyen et finalité de intégration africaine est une tâche historique et épistémologique de re-conquête et de ré-construction de soi et pour soi par la pensée.

Si notre continent veut prendre son avenir en main et faire de ce siècle celui de sa renaissance, il est impératif que la réflexion en science sociale en Afrique prenne le large, en s'écartant des influences pas forcément libératrices venues des pays du Nord. Le savoir

endogène que constituent les alliances à plaisanterie peut-être mobilisé comme un instrument au service de la renaissance africaine dans toutes ses dimensions.

Mieux, les alliances à plaisanterie peuvent servir de ferment pour l'édification et la consolidation des valeurs partagées qui forment un des quatre piliers des chantiers d'édification de l'Union Africaine. La paix, la sécurité et l'intégration africaine sont tributaires de l'identification et de la classification des réseaux et des cercles d'alliance à plaisanterie, ainsi que de leur mobilisation comme outils politiques pour la renaissance africaine.

Conclusion

La science, c'est l'arme des forts. Dans un contexte où les relations internationales sont guidées par la force, la puissance d'après Bertrand BADIE (Badié, 2004), c'est l'Etat le plus avancé scientifiquement qui détermine l'ordre des choses. De ce fait, pour ne pas demeurer une éternelle victime dans ce village planétaire, l'Afrique gagnerait à s'investir sinon retourner à la science comme le faisait les Egyptiens antiques.

C'est d'ailleurs le vœu de Anta Diop et c'est pourquoi partout il en avait l'occasion, il n'avait de cesse de la rappeler en invitant solennellement la jeunesse à s'armer de science jusqu'aux dents. Il en est lui-même l'exemple parfait. En effet, Grâce à son armement scientifique et son courage intellectuel, l'histoire de l'Afrique, mise aux oubliettes a pu être restaurée. Aujourd'hui, on peut citer partout que « l'Afrique est le berceau de l'humanité » (in www.cheikhantadiop.net).

C'est donc dans cette dynamique de science que Paulin Hountondji, a proposé de porter un regard sur les savoirs endogènes comme une solution et une réponse africaine face à la mondialisation. Il montre que seule la réappropriation de notre héritage ancestrale peut nous aider à ne pas tendre la main aux autres. Car, dans ce patrimoine ancestral, sont enfuis tellement de richesses qui peuvent aider à l'édification de discipline scientifique donc de savoirs opérationnels parce qu'obéissants à une méthodologie et un examen rigoureux de la conscience.

Les savoirs endogènes sont de ce fait une chance pour l'Afrique, si elle veut se construire une science à son service et à celle de l'humanité. Ils sont, les éléments qui détermineront la prochaine

puissance de l'Afrique incarnée dans les textes et les discours sur la renaissance africaine. Elle est donc la condition sine qua non de cette renaissance déjà en marche, surtout par sa capacité à intégrer les savoirs africains surtout et non africains dans un ensemble qui portera désormais la marque de l'Afrique à travers le monde.

Références bibliographiques

Badie Bertrand (2004), *L'impuissance de la puissance : essai sur les nouvelles relations internationales*, Paris, Fayard.

Bernard Claude (1966), *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*, Paris, Presses Universitaires de France.

Bidima Jean-Godefroy (1995), *La philosophie négro-africaine*, Paris, Presses Universitaires de France.

Boudon Raymond (2009), *La rationalité*, Paris, Presses Universitaires de France.

Comte-Sponville André (2013), *Dictionnaire philosophique*, Paris, Presses Universitaires de France.

Descartes René (2016), *Discours de la méthode*, Paris, Flammarion.

Durkheim Émile (2010), *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Flammarion.

Ferrandéry Jean-Luc (1998), *Le point sur la mondialisation*, Paris, Presses Universitaires de France.

Hountondji Paulin Jidenu (1994), [sous la direction de], *Les savoirs endogènes, pistes pour une recherche*, Paris, Karthala.

Ki-Zerbo Joseph (1992), « Le développement clé en tête » in *La natte des autres, pour un développement endogène en Afrique*, Paris, Karthala.

Kodjo Edem (1985), ... *Et demain l'Afrique*, Paris, Stock.

Morin Edgar (2005) A, *Introduction à la pensée complexe*, Paris, Edition du Seuil.

Morin Edgar (2005) B « Complexité restreinte et complexité générale » in *Intelligence de la complexité. Épistémologie et pragmatique*, Paris, Éditions de l'Aube.

Mudimbe Valentin (1994), *The Idea Of Africa*, Bloomington, Indiana University Press.

Nkrumah Kwame (1976), *Le Consciencisme*, Paris, Présence Africaine.

Platon, Le Théétète, (1967), [traduction du Grec par Émile Chambry], Paris, Garnier-Flammarion.

Sine Babacar (1983), *Le marxisme devant les sociétés africaines contemporaines*, Paris, Présence Africaine.

Article

Koné Cyrille (2007), « Mondialisation et idéologie », in *Revue du CAMES*, Nouvelle Série B, vol. 009, n°2.

Webographie

Compte rendu du colloque du CAIRE 1974, sous l'égide de l'Unesco., in www.cheikhantadiop.net.

<https://www.rfi.fr/fr/emission/20170903-afrique-savoirs-endogenes-conference-mondiale-humanites-penseurs-scientifiques.html>

Dindelo Umba et Koko Sadiki (2007), « États-Unis d'Afrique : Préalables et perspectives d'avenir » in *Institut d'Etudes de Sécurité*, URL, <https://issafrica.org/acpst/papers/etats-unis-dafrique-prealables-et-perspectives-davenir>.

Kouma Youssouf (2013), « Des savoirs endogènes au développement endogène » in <https://gereaphilo.over-blog.com/des-savoirs-endogenes-au-developpement-endogene.html>